



EXPOSITION. *Anselm Kiefer. Die Ungeborenen.* Galerie Thaddaeus Ropac à Pantin. Jusqu'au 20 janvier 2013

Simone Korff-Sausse

DANS **LE CARNET PSY 2012/9 N° 167**, PAGES IV À IV
ÉDITIONS **LE CARNET PSY**

ISSN 1260-5921

DOI 10.3917/lcp.167.0014d

Date de mise en ligne : 21/12/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-le-carnet-psy-2012-9-page-IV?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Le Carnet Psy.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [Cairn.info/copyright](http:// Cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Bloc-notes

JEAN-MICHEL VIVES

La voix sur le divan.

Musique sacrée, opéra, techno

Éditions Aubier, 2012, 263 pages, 22 €.

Par ce livre, Jean-Michel Vives donne à découvrir une passionnante étude psychanalytique et métapsychologique de la voix à partir de trois figures de l'art vocal à travers le temps, de la musique sacrée à la techno en passant par l'Opéra lyrique. Dès l'ouverture de son essai, Jean-Michel Vives souligne ce paradoxe : si importante dans le dispositif psychanalytique, la voix n'est que très peu étudiée par les psychanalystes. Répondant à la célèbre formule de Claude Lévi-Strauss, « la musique, c'est le langage moins le sens » - Jean-Michel Vives laisse apercevoir comment la voix, dissimulée derrière le sens, peut être appréhendée comme « objet » de la psychanalyse. La langue française, d'ailleurs, en choisissant de désigner « l'amoureux de la musique » par le terme « mélomane » plutôt que « mélophile », a bien mis l'accent sur cette folie (*mania*) susceptible d'être véhiculée par la musique. Et cet ouvrage laisse découvrir dans quelle mesure l'objet de la voix est un véritable objet pulsionnel ouvrant à une psychopathologie des expériences du corps. Entre pulsions de vie et pulsions de mort, pulsions sexuelles et pulsions haineuses, la voix est un objet réel digne d'intérêt pour les psychanalystes contemporains : « La voix est cette part du corps qu'il faut mettre en jeu – sacrifier, pourrait-on dire – pour produire un énoncé de langage (...). La parole voile la

voix. » L'auteur donne à concevoir comment les sons qui touchent, enveloppent, bercent, excitent, effracent, résonnent dans le corps, sont susceptibles de permettre au psychisme de fabriquer des paysages, d'halluciner des présences, de défonctionnaliser les sens en permettant par exemple de définir les *couleurs* d'une voix. Une question intéressante est soulevée : pourquoi l'« écoutisme » est absent du vocabulaire psychanalytique ? N'y aurait-il pas là une sorte de point aveugle des analystes qui passent pourtant des milliers d'heures à écouter des voix parler ? Quelles voix entend-t-on ? N'y aurait-il pas de possibles fétichismes sonores ou perversions de l'écoute ? L'auteur prend l'exemple du sexologue Alfred Kinsey qui détenait des bandes sonores de plus de 10000 personnes interrogées sur leur sexualité pour lancer cette question : « la dimension "scientifique" de la

démarche permettait-elle d'effacer et d'oublier la dimension sexuelle liée à cette « écoute » forcenée durant des milliers d'heures ? » et de répondre : « On a trop souvent tendance à oublier que loin d'être seulement pacifiante, la voix est également, et même essentiellement, le terrain où se jouent de violents enjeux de jouissance. Et ce sont ces enjeux qui nous occupent avant tout. ». Il développe alors trois perspectives musicales étonnantes pour illustrer sa réflexion.

La voix perdue des castrats dans la musique sacrée : c'est en partant de ces voix perdues que l'auteur, en fin analyste, introduit le rapport entre la voix, les puissances sacrées, la jouissance et la castration. Il met en relief le destin de ces « voix d'anges musiciens devenus héros » depuis la fin du 16^{ème} siècle jusqu'au dernier castrat de la Chapelle Sixtine au début du 20^{ème} siècle. Est souligné comment l'utilisation de la voix de ces « anges musiciens » varie selon les époques : si valorisées et investies tant qu'elles servaient uniquement la parole sacrée et la jouissance divine, puis passées de mode, voire devenues insupportables à l'heure des lumières, lorsqu'elles prétendaient servir la jouissance des auditeurs mélomanes. Insupportable d'une voix qui parle depuis la castration, depuis un lieu étrange où l'on pourrait oublier la différence des sexes et celle des générations.

La voix dans l'Opéra. L'exemple du sacrifice de la voix d'Antonia dans les *Contes d'Hoffmann* d'Offenbach est utilisé pour donner à entendre ce qui caractérise la voix des sirènes. Antonia vit sous l'emprise d'une terrible maladie lui interdisant de chanter à tout prix alors qu'elle a hérité de la magnifique voix de sa mère, cantatrice décédée. Le Diable



Jean-Michel Vives
La Voix sur le divan
Musique sacrée, opéra, techno

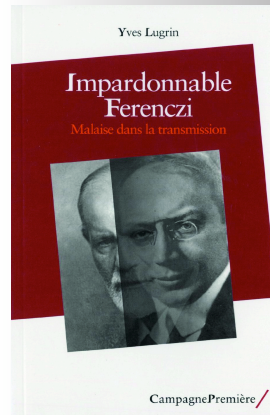
Aubier | Psychanalyse

déployé sur plus de trois cent cinquante pages ne conduit pas l'auteur à prétendre faire œuvre d'historien ou d'universitaire ; il tient à son « vagabondage », à son « tissage associatif », à sa lecture subjective de psychanalyste. Ce faisant, il exige en retour du lecteur de suivre les méandres de sa lecture.

Son livre mérite son sous-titre, *Malaise dans la transmission*, qui me semble mieux convenir à son propos qu'*Impardonnable Ferenczi* : à le lire, le malaise concerne toute la communauté, pas seulement celui qui le révèle ; est-il impardonnable de dévoiler le malaise ? Incorrigible aurait été fidèle à l'esprit de l'homme de Budapest. Ferenczi se déclarait lui-même un « incorrigible thérapeute ». Pas plus que Freud, Ferenczi n'a jamais sollicité le pardon, tout au plus l'empathie : avec Freud, « ils ont été fidèles à leur désir, aucun des deux ne lâchait rien », écrit notre collègue.

Crises de la transmission, crises amicales, crise du transfert, à cette époque héroïque, on ne pouvait distinguer l'ami du disciple ou de l'analysant. Après avoir décrit, dans sa première partie, l'histoire de ce long compagnonnage de travail, l'auteur retient trois moments historiques, l'épisode de Wiesbaden (1932), l'incident de Palerme (été 1910) et l'épreuve de Breslau (Noël 1897). Il analyse du plus récent au plus ancien ces moments de crise institutionnelle qui s'avèrent transférentielle, chacun prenant sens après-coup à la lumière du suivant. Laissant au lecteur le plaisir d'accompagner l'auteur dans son enquête, j'emprunterai pour cette chronique les voies transversales, thématiques, qui m'ont le plus intéressées.

Amitié et ombre du transfert. L'amitié infiltre tous les liens épistolaires des pionniers de la psychanalyse. Ils enseignent de par le monde, prennent leurs vacances ensemble, se reçoivent

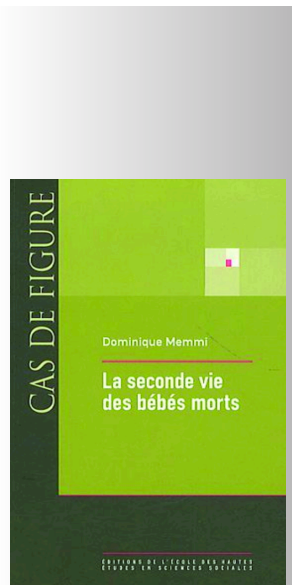


dans leurs familles respectives, confient avec confiance symptômes et soucis. Freud ne souhaite pas renoncer à la chaleur de cette communauté amicale et on peut voir dans cet attachement sa méfiance devant une acception trop extensive du transfert. « Il ne faut pas estimer comme transfert toute bonne relation entre analyste et analysé. Il y a aussi des relations amicales qui sont fondées en réalité et s'avèrent viables », écrit-il. Comment ne pas qualifier de transférentielle la multiplicité des liens collégiaux à cette époque ? s'interroge Lugin. Il faudrait les qualifier et de transférentiels et d'amicaux, mais Freud craint que les premiers fassent obstacle à la viabilité des seconds dans une communauté d'hommes, de pionniers dont le travail et l'amitié sont parfois scellés par une alliance secrète. Freud exige de ses disciples qu'ils renoncent aux positions régressives de soumission à un maître ou à la crainte paranoïaque de voir ses idées volées. C'est au nom de cet idéal communautaire que Freud exhorte

Ferenczi : « Vous devez abandonner l'île des rêves où vous demeurez avec vos enfants fantasmatiques et vous mêler de nouveau au combat des hommes. ». La séparation entre les deux hommes se mesure à la douleur de la rupture d'une amitié. Ferenczi raconte : « J'ai tendu la main pour un cordial adieu. Le professeur m'a tourné le dos et il est sorti de la pièce. » Freud, blessé de son côté écrit plus tard à Ferenczi : « Vous avez dit, sans un mot de salutation, je vais vous lire mon exposé au congrès. »

Formation et transmission. Freud faisait confiance à Ferenczi, plus qu'en tout autre, pour instituer une formation de l'analyste qui tienne compte des difficultés de la transmission. Au nom des principes de la cure sur lesquels il n'entendait pas transiger - analyse laïque, cure didactique approfondie - il a refusé à plusieurs reprises la présidence de l'I.P.A., sachant qu'il était très isolé sur ces questions. L'auteur écrit : « A l'interrogation sur l'implication de l'analyste dans son acte, cher à Ferenczi, Berlin (Eitingon, Jones, Abraham) préfère la distribution d'un enseignement et la mise en place d'un cursus de formation appelé à se standardiser (...) Freud sait qu'il a besoin de l'efficace de ce qui s'expérimente à Berlin et la rigueur du questionnement analytique de l'homme de Budapest. » En 1920, Jones prend la présidence de l'I.P.A. En 1922, au congrès de Berlin, Freud tente d'infléchir une orientation trop académique de l'institution, proposant un « concours richement doté » dont le thème de recherche est : « Rapport de la technique analytique avec la théorie analytique. » Du sur-mesure pour Ferenczi qui décide d'y participer avec Rank. Mais le concours n'intéresse aucun autre analyste, chacun ayant trouvé dans les nouveaux critères matière à conforter sa position ; l'heure n'est plus aux remises en question mais à l'institutionnalisation : cette même année, la psychana-

du déni de la mort qui lui est associé, et enfin professionnels y ayant longuement et profondément réfléchi. De façon plus large, Dominique Memmi s'interroge sur ce que le récent changement des conduites vient dire de la redéfinition contemporaine des identités : « Que s'est-il donc passé, plus généralement, pour que se répande une réflexivité nouvelle sur la trace face à la mort ? Pour que le « reste », matériel et concret, se présente aujourd'hui comme désirable pour objectiver la perte ? Pour que le support corporel serve de métonymie infiniment désirable pour penser le « tout » de l'autre et de soi-même ? ». Elle va s'attacher à essayer de comprendre le revirement rapide des pratiques hospitalières : « Entre les années 80 et 90, une page dans l'histoire du rapport à la mort a été tournée ». Elle tente ainsi d'ôter « l'accent d'intemporalité » attribué à ces nouvelles coutumes.



Un premier constat est celui de la contradiction qu'il existe entre les services d'*Interruptions Volontaires de Grossesse* (IVG) et d'*Interruptions Médicales de Grossesse* (IMG). En effet, dans les services où des IMG sont pratiquées, il est courant d'encourager les parents à voir et porter leur enfant, tandis que pour les IVG on considère que c'est un fœtus, un « déchet » qu'il ne convient pas de montrer ou de représenter. Le bébé qui est montré est placé dans le monde des vivants, il est lavé, couvert, souvent avec un bonnet et une peluche à côté de lui, comme « endormi et socialisé ». Cela permettrait dans un premier temps de partager des souvenirs avec lui, puis de le penser décédé dans un deuxième temps. « Le fœtus qu'on a "tué" devient une fois expulsé un bébé mort ». Il permet de faire de la femme précédemment enceinte une mère, avec un père, qui reconnaisse socialement leur enfant et de qui donc la souffrance sera reconnue. Or, il est constaté dans cet ouvrage que le récent changement des pratiques n'est parti ni d'une demande sociale claire, ni des parents. Il apparaît même, dans le discours de ces derniers, une certaine pression, exercée par l'équipe qui les persuade de le voir ou le toucher.

Le mouvement serait donc plutôt parti d'une proposition des professionnels, des sages-femmes en particulier. Seulement, contrairement à ce qui apparaît comme argument dans le discours de ces équipes, il est impossible de trouver dans la littérature une preuve scientifique de la nécessité d'aller voir et toucher le bébé pour pouvoir entamer l'élaboration du deuil. Des enquêtes ont été menées, mais aucune ne fait clairement apparaître des résultats de cet ordre, et la plupart ne sont pas statistiquement pertinentes. L'auteur cherche ensuite l'explication de ces récentes coutumes

dans la théorie psychanalytique. Elle ne retrouve pas chez Freud l'idée que l'empêchement du deuil soit dû à l'absence d'opération de matérialisation, de présentation ou de représentation de la mort, mais bien à des conflits intrapsychiques complexes et une incapacité à accéder à l'ambivalence dans les sentiments ressentis pour le défunt. Elle constate finalement que cette révolution a été portée par la clinique hospitalière, par des intuitions de soignants, psychistes et somaticiens.

Le point commun entre les praticiens hospitaliers et les chercheurs français ou étrangers est qu'ils s'accordent sur « le caractère insoutenable de la douleur des mères face à un projet d'enfant non abouti » et de la nécessité d'un soutien important, non seulement familial, mais aussi de la part des professionnels de santé. Ce soutien serait le principal facteur de satisfaction des parents et d'évitement du deuil pathologique. L'auteur se penche alors plus longuement sur les appuis théoriques nouveaux qui soutiennent le concept de « désir d'enfant » pour comprendre la souffrance attribuée aujourd'hui à son « avortement ». Finalement, il est possible de parler d'une demande parentale de ces nouvelles pratiques, au travers de l'évolution historique du désir d'enfant et du rôle joué par les soignants pour le faire entendre.

Face à une disparition sociale des rituels religieux, des rituels laïques se mettent en place pour penser la mort et la mort. « Le souci des professionnels de rendre la *gravitas* aux individus dicte différents bricolages, formations défensives qui seraient moins retour au passé qu'invention adaptative visant à freiner, par le poids de chair dont elle leste les sujets, la fragmentation des identités individuelles et collectives régulièrement fragilisées ».

Jessica Shulz
Psychologue

EXPOSITION

Anselm Kiefer Die Ungeborenen

Galerie Thaddaeus Ropac à Pantin. Jusqu'au 20 janvier 2013.

Evidemment, on peut aller à l'exposition Hopper pour voir, après une heure d'attente, au milieu d'une foule compacte, des images qu'on connaît déjà en partie. Mais on peut aussi passer une heure au volant de sa voiture pour se rendre à la nouvelle galerie de Thaddaeus Ropac à Pantin, pour y découvrir, dans un espace immense et insolite, l'œuvre époustouflante qu'Anselm Kiefer a spécialement conçue pour ce lieu qui inaugure l'installation de très grandes galeries internationales dans la banlieue parisienne, montrant que Paris reste, malgré les mauvaises langues, une des grandes places de la vie artistique et du marché de l'art. Pour ce lieu grandiose, l'artiste a conçu une œuvre grandiose, sur le thème magnifique des « Ungeborenen », les non-nés.

Il faut prendre son temps. Chaque toile offre deux visions complètement différentes. Vues de loin, ce sont des compositions monumentales, mises en perspectives, mélangeant les matières, peinture et sculpture à la fois, écriture et images. Elles sont le fruit d'un long travail de pensée nourri de littérature, poésie, textes bibliques, mythologie, que Kiefer connaît en érudit. Vues de près, elles révèlent un extraordinaire travail pictural de la matière, épaisse, incrustée d'objets divers, où on découvre des lueurs, des transparences, des rugosités, des coloris subtils, qui se déploient avec tant d'inventivité et de virtuosité, qu'on n'en finit pas de les regarder.

Ces *non-nés*, dont ont parlé les poètes Cioran et Ungaretti, habi-

tants des Limbes, sont figurés par des fœtus en silicone réalisés d'après un fœtus en bocal qui a fasciné Kiefer et auquel il s'identifie. « J'avais l'impression d'être moi-même cet être que je voyais là, hors du temps, pas encore ici-bas et pourtant étrangement plus présent que s'il était déjà né ». L'artiste nous fait traverser la frontière entre le prénatal, « un univers où nous existions déjà sous une autre forme », et le postnatal, comme Bion qui pense que la césure de la naissance est un passage psychiquement réversible. C'est une démarche artistique extrêmement ambitieuse. Ici le créateur de l'œuvre se fait Créateur du Monde, explorant les origines de la créativité.

Est-ce un hasard si les deux nouvelles galeries qui s'installent en banlieue, celle de Ropac à Pantin et celle de Gargosian au Bourget, présentent Anselm Kiefer dans leur exposition inaugurale ? Je dirais que non... Je pense qu'ils ont voulu récompenser le visiteur parisien - qui hésite toujours à se hasarder au-delà du périphérique - en lui offrant une œuvre dont la profondeur, la complexité, l'ampleur, et aussi la beauté, donne tellement à voir et à penser que cela vaut largement les deux heures de transport.

Simone Korff Sausse

Faire paraître une annonce dans la revue *CARNET PSY* et/ou sur www.carnetpsy.com

■ **une offre d'emploi** (*service payant*)

Rubrique «Agenda/Offre d'emploi» dans la revue et/ou le site

■ **une attribution de prix** (*service payant*)

Rubrique «Agenda/Remise de prix» dans la revue et/ou le site

■ **une journée, une conférence, un congrès, un cycle de formation a**

- dans les colonnes de l'AGENDA de la revue (*service gratuit*)
- dans «Vos événements» sur le site (*service gratuit*)
- sous forme d'ENCART PUBLICITAIRE dans la revue et/ou sur le site (*service payant*)

Contact : est@carnetpsy.com - Tél : +33 (0)1 46 04 74 35



© ANSELM KIEFER,
Die Ungeborenen, 2011-2012,
190 x 280 x 20 cm.

Psychanalyste, SPP